PT
2317
.A4M6

THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

Class PT2317
Book .A4M6

PRESENTED BY

BIBLIOTHEQUE HAITIENNE

CHARLES MORAVIA

AUTRES POÈMES

DE

HENRI HEINE

MIS EN VERS FRANÇAIS

D'après la traduction de Gérard de Nerval

Précédés d'un Supplément

à

L'INTERMEZZO

New York:
THE HAYTIAN LIBRARY
33 BROADWAY

2

PT 2317
.A4M6

620
1072

AUTRES POÈMES

DE

HENRI HEINE

Précédés d'un Supplément

à

L'INTERMEZZO

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

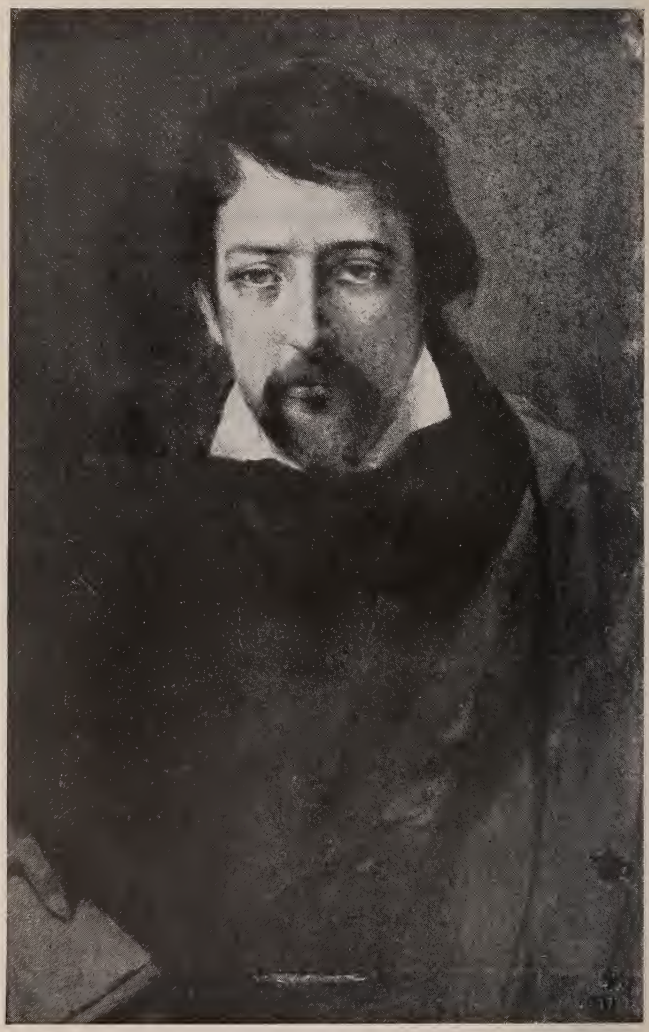
Roses et Camélias, poésies, 1903; épuisé.

La Crête-à-Pierrot, poème dramatique, 1907; épuisé.

L'Intermezzo de Henri Heine, en vers français, 1917[1]

Gift-
Chas. Moravia
O. 18 · 18

(1). En vente à New York, ainsi que le présent volume, à la Librairie BRENTANO et aux Grands Magasins de R. H. Macy & Co.



HENRI HEINE

SUPPLÉMENT

A

L'INTERMEZZO

1918

AVERTISSEMENT

Les personnes qui trouvent que ce n'est pas le moment de publier cette traduction pourraient réformer leur jugement en lisant dans ce volume les poèmes intitulés Les deux Grenadiers, L'Audience, Le Château des Affronts, *et* Les Tisserands Silésiens.

NOTES

Ma transposition de l'*Intermezzo* avait déjà paru quand me fut signalée une édition allemande (*) où se trouvent certaines pièces qui ne figurent pas dans la traduction de Gérard de Nerval. Furent-elles écrites après coup, ou furent-elles écartées d'un commun accord par Heine et son interprète français? Je l'ignore. Au lieu d'approfondir cette question, qui n'est pourtant pas dénuée d'intérêt, je me mis à l'œuvre sur ces pièces, et elles paraissent dans ce volume sous les numéros 4*b*, 18*b*, 25*b*, 26*b*, 26*c*, 38*b* et 48*b*.

D'autre part, j'ai trouvé dans cette même édition allemande, en appendice, un groupe de pièces sous le titre de "Supplément à l'*Intermezzo*", et je les donne aussi dans ce volume sous les numéros 31*b*, 31*c*, 31*d*, 32*b* et 32*c*.

Ce numérotage permettra d'intercaler ces morceaux dans une deuxième édition de mon ouvrage à la place où elles

(*) Heinrich Heine. Buch der Lieder. Bibliothek der Gesamtliteratur des in und Auslandes. No. 70-71. Verlag von Otto Hendel.

Lall, 1897

figurent dans le texte allemand pour ce qui est de la première série, et là où doivent se lire celles de la deuxième série, à en juger par la position qu'occupe dans ce "supplément" la quatrième pièce du groupe, qui figure au No 32 dans la traduction de Gérard de Nerval et dans ma transposition.

Toutes les pièces contenues dans ce présent volume ont été transposées d'après la traduction de Gérard de Nerval, excepté celles qui forment le "Supplément à l'*Intermezzo*" et celles qui composent la partie *Retour*, *Souffrances de jeunesse*, *Feuilles Volantes*, lesquelles ont été traduites directement du texte allemand.

C. M.

ERRATA

Dans l'*Intermezzo*, lire:

pièce	XXIII,	page	26,	2e strophe,	5e vers:	:	*à* au lieu de *a*.
"	XXVI	"	30,	2e "	4e "	:	*visage*.
"	XXVII	"	32,	"	1er "	:	*morts*.
"	XXXI	"	36,	2e "	1er "	:	*joyeuses*.
"	"	"	27,		7e "	:	*jours*.
"	L	"	60,		dernier vers:		*retrouver* au lieu de *oublier*.

Epilogue, page 74, 1re strophe:

Cherchez aussi douze géants aux bras de fer,
Il faut qu'ils soient, pour la besogne,
Plus forts que ce Saint Christophe dont est si fier
Le dôme sacré de Cologne.

SUPPLÉMENT A L'INTERMEZZO

IV*b*

Ton visage charmant de grâce et de fraîcheur
Vient enchanter encor mon rêve chimérique,
Ton visage charmant de douceur angélique,
Si pâle, cependant, si pâle de douleur!

Ta lèvre seulement demeure purpurine,
Mais la mort, d'un baiser, la flétrira bientôt,
Tandis que s'éteindra la lumière divine,
La céleste clarté de ton regard si beau...

XVIII*b*

Flûtes et violons chantent des airs de danse,
Les cuivres résonnent, joyeux;
Elle s'est mariée aujourd'hui, justes cieux!
Et folle de bonheur, elle tourne en cadence.

Mais à travers ces bruits de fête si joyeux,
Tandis qu'elle tourne en cadence,
On entend, dominant la gaîté de la danse,
Sangloter et gémir les anges dans les cieux!

XXV*b*

La terre, de longs mois, fut de ses fleurs avare,
Mais voici le printemps et, vite, elle se pare
Coquettement de ses atours.
Tout rit dans la nature et tout chante; la vie
Sème partout la joie, et chaque âme est ravie...
Moi seul, je suis triste toujours!

La fleur s'épanouit; le chant des cloches monte
Dans les airs; les oiseaux, ainsi que dans les contes,
Parlent entre eux.
Que disent les oiseaux et les fleurs et les cloches?
Je ne sais! Je suis plein de soupirs, de reproches,
Je suis si malheureux!

En vain le soleil rit! Dans mon cœur, c'est la pluie,
La neige, le brouillard! L'humanité m'ennuie,
Et jusqu'à l'ami même, hélas!
Qui fut en d'autres temps le plus cher à mon âme...
Et j'en suis là depuis qu'on appelle "Madame"
La seule que j'aime ici-bas!

XXVI*b*

La violette, au fond de ton regard troublant,
S'épanouit toujours, et sur ta joue encore
Fleurit la rose rouge, et toujours du lys blanc
Rayonne la blancheur sur tes mains que j'adore.
Ton corps n'a pas cessé d'être un jardin fleuri,
Il n'y a que ton cœur seulement de flétri!

XXVI*c*

La nature est si belle et le ciel est si bleu!
Les corolles, tremblant sous les baisers de feu
Du soleil dont l'éclat avive la prairie,
Etincellent au loin comme des pierreries,
La lumière irisant, prodigue de couleurs,
Les perles de rosée éparses sur les fleurs.

L'air est tiède et léger, la brise est embaumée,
Tous les cœurs sont heureux en ce matin si beau...
Et pourtant, je voudrais être au fond du tombeau,
Etreignant dans mes bras ton corps froid, bien-aimée!

XXXVIII*b*

Comme en un conte bleu des époques passées,
Une main blanche me fait signe, et puis me guide
Dans un pays féerique où l'ouïe est caressée
Par des chants; où des fleurs en pâmoison, languides,
Se regardent avec des yeux de fiancées,
Ou boivent l'or du soir de leurs bouches avides;

Où des arbres chantent en chœur,
Mouvant leurs branches en cadence,
Tandis que des ruisseaux jaseurs
Font une musique de danse.

Et là, des chants d'amour s'élèvent
Tels que jamais tu n'entendis
De pareils, créant de doux rêves
Comme on n'en a qu'en paradis.

Ah! comme je voudrais, pour goûter le bonheur,
Vivre dans ce pays de féerie où le cœur
Au sein d'un océan de délices se plonge!
Il m'apparaît encor quelquefois dans un songe,
Mais cette vision dont s'enchante ma nuit,
Ainsi qu'une vapeur, au jour, s'évanouit!

XLVIIIb

A travers la forêt aux vertes profondeurs,
Le long des gazons émaillés de fleurs,
Lentement roule ma voiture.
Dans le bois, la brise est légère et pure,
Les fleurs, frissonnant, entr'ouvrent leurs cœurs
Aux rayons ardents qui sur la nature
Répand les couleurs.

Je m'arrête et m'assieds, je rêve et je médite,
Et je pense à toi, ma petite!
Mais voici que soudain trois spectres, surgissant,
Me regardent, hochant la tête et grimaçant,
Moqueurs, pourtant craintifs. Pareils à des fumées,
Tous trois tournent en rond, et la bouche fermée,
Riant d'un air mystérieux,
Ils disparaissent à mes yeux.

XXXI*b*

Etoiles d'or, qui scintillez, claires et belles,
Saluez d'un regard d'amour
Ma bien-aimée, et dites-lui que, nuit et jour,
Mon cœur souffrant est tout plein d'elle,
Et que je suis toujours triste, pâle et fidèle.

XXXI*c*

Tu m'embrasseras amoureusement,
Femme aimée et belle,
Tu m'enlaceras, ton beau corps charmant
N'étant plus rebelle.

Un serpent m'étreint et m'enlace,
Et c'est doux, c'est délicieux!
Il m'étouffe, mon sang se glace,
Et je meurs; mais je suis heureux!

XXXI*d*

Je ne crois pas aux cieux
Dont parle le curé, le dimanche, aux fidèles;
Mais je crois à tes yeux:
Mon paradis est dans l'azur de tes prunelles.

Le curé prêche en vain, je ne sens pas la foi
En "sa divine Providence";
Mais je crois bien en toi, je crois en ta puissance,
Je n'ai pas d'autre dieu que toi.

Je ne crois pas, chérie, aux éternelles flammes,
Je ne crois pas à Lucifer;
Mais au feu du regard qui consume mon âme,
Oui, je crois, et je crois que t'aimer, c'est l'enfer!

XXXII*b*

L'amitié, l'amour, la sagesse,
C'est ce que j'entendis en tous lieux célébrer,
Et j'estimais ces biens et les cherchai sans cesse,
Mais, hélas! sans les rencontrer!

XXXII*c*

A l'éclatant soleil va le regard des fleurs,
Toutes les eaux s'en vont vers l'océan sonore,
Et toutes mes chansons vers celle que j'adore.
O mes chansons, cris éperdus de ma douleur,
Emportez mes soupirs, mes sanglots et mes pleurs!

BIBLIOTHEQUE HAITIENNE
CHARLES MORAVIA

AUTRES POÈMES

DE

HENRI HEINE

MIS EN VERS FRANÇAIS

D'après la traduction de Gérard de Nerval (*)

1918

(*) "Poèmes et Légendes", par Henri Heine; Calmann Lévy, Editeur, Paris, 1892.

DÉDICACE A CONSTANTIN MAYARD

Le vrai de l'amitié, c'est de sentir ensemble.
Sully-Prudhomme.

Mon Cher Ami,

Deux mots affectueux au frontispice de ce livre suffiraient pour t'en faire publiquement l'offrande; mais je veux dire aussi pourquoi je te le dédie. Ce n'est pas seulement parce que tu les aimes, ces vers, et parce que tu fus toujours le premier à les lire, mais encore parce qu'ils furent écrits près de toi, dans l'atmosphère de ta chaude affection, quand nous habitions ensemble à Bolosse.

Bolosse! Quels beaux jours nous y vécûmes tous deux, accordant comme des lyres jumelles nos cœurs et nos esprits! J'étais revenu, après un long séjour en France, blessé et meurtri, mais vibrant du fait même de mes blessures. Je sentais le besoin de m'abstraire des réalités décourageantes, et je voulais aussi perfectionner mon outil de poëte, pénétrer plus avant dans les secrets de la prosodie, secouer certaines influences qui, me disais-tu, nuisaient à

mon originalité. Quel meilleur exercice pouvais-je imaginer que de traduire en vers ce Henri Heine que j'aimais tant! Il s'agissait, me conformant au précepte du Maître de Cambo, de chanter quatre cents fois mon cocorico devant l'écho pour assouplir ma glotte; il fallait me souvenir qu'il enseigna qu'

> "on apprend la lourde épée
> Avec le léger fleuret,

et que

> "lorsque l'on a fait ses gammes,
> On n'a pas perdu son temps."

Tu m'encourageas à tenter l'entreprise et je me mis à l'œuvre avec ardeur. Chaque jour, je te lisais ce que j'avais écrit, de telle sorte que tu as vu naître, morceau par morceau, le volume que je présente aujourd'hui au public.

Tu te livrais à cette époque — avec quelle enthousiasme et quelle conscience! — à de savantes dissertations sur la réforme du... Code Rural, et voici que je ramenais sous ton toit le démon familier qui nous dicte des vers. Loin de chercher à m'exorciser, tu te trouvas bientôt possédé comme moi; tu donnas dans un lyrisme inattendu à propos de la législation spéciale sous laquelle mouraient nos frères des campagnes et les campagnes elles-mêmes, puis, sautant de la prose aux vers, tu repris ta place dans le cercle des poëtes en écrivant les Merles *et d'autres pages admirables que le monde connaîtra bientôt, je le jure, par Apollon!*

Or, tandis que je te rendais à la poésie, je sentais au contact quotidien de ta pensée vaillante, ma foi en la possibilité d'une régénération nationale reprendre des forces nouvelles, et nous nous armions ensemble pour la suprême bataille. "Haïti fara da se!" disions-nous encore! Beau rêve, mais, hélas!

Si j'évoque ce passé d'hier, a cette heure douloureuse où tout est consommé, c'est pour la douceur d'en fixer le souvenir au frontispice de cet ouvrage qui va — j'en ai l'espoir orgueilleux — me survivre, afin que ceux qui viendront après nous sachent quelle amitié fut la nôtre, quelle communauté de rêves, d'ambitions nobles, d'espérances folles, mariait intimement, dans l'atmosphère déprimante de la patrie, dans une ambiance inconsciemment hostile à toute beauté, nos âmes fraternelles, éprises des mêmes idéals et souffrant des mêmes entraves; pour qu'ils sachent, nos arrière-neveux, comment nous fûmes des rêveurs obstinés puisque malgré tout, en tâtonnant dans les ténèbres, nous ne cessâmes jamais de croire, avec la naïveté sublime de Chantecler, que nous pouvions faire lever le jour...

Je veux, à la première page de ce livre, fixer le paysage qui se déroulait sous nos yeux quand je te lisais ces poëmes fraîchement éclos: Tout Port-au-Prince s'étendant à nos pieds avec ses carrés et ses rectangles de maisons, Port-au-Prince aux toits multicolores et toute parsemée de taches sombres qui sont des bouquets d'arbres; les villas blanches, émergeant de la verdure des collines; la plaine immense, fumante et vaporeuse, aux limites imprécises, où le regard se perd; et dans un coin de ce vaste tableau, le cimetière qui semble une ville en miniature; les mornes fermant l'horizon d'une muraille vivante qui va en déclinant vers la mer, et qui, le soir, revêtus d'une écharpe violette, se confondent lentement avec le ciel et l'eau; le champ de palmiers, où dans des vides reluisent des flaques miroitantes; les îlots, près du littoral, comme des jardinières posées sur le tapis de moire d'une table démesurée; et la rade, la rade toujours calme et plate, rutilant sous la lumière chaude, la nappe aux tons changeants, tour à tour

ou tout ensemble, mauve, bleue, rose et vert pâle, et qui, par moments, rayée de longues lignes droites, paraît une glace brisée; au bout du quai, le grand hangar oblong dont la forme réalise le cercueil colossal que voulait Henri Heine pour ensevelir dans les flots ses souffrances et son amour; les mangliers du rivage d'où s'envolent les merles en troupes pépiantes, aux premières lueurs de l'aurore; et, tout au fond, la Gonâve, languide et pâmée lorsque le disque rouge du soleil, disparaissant derrière la courbe ondoyante de l'île, allume sur l'horizon qui tremble une de ces gloires tropicules, un de ces crépuscules féeriques dont la magnificence, dépassant l'imagination, défie la plume et le pinceau!

C'est en face de ce paysage que tu m'apparais toujours; il n'a rien perdu de son charme et de sa sereine splendeur, et le cadre se prête encore au rêve, à la méditation et à l'extase. Mon âme ravie y est restée, et tu sais bien, quand tes regards jouissent voluptueusement du spectacle enchanteur, que je l'admire aussi, avec toi, comme toi; tu le sentiras davantage en feuilletant ce livre dont chaque pièce évoquera un moment de notre vie commune, faisant renaître l'heure où je te la lisais dans ce décor changeant dont la beauté persiste comme pour rappeler à notre vanité ou à notre douleur que nous passons, poètes et patriotes, mais que la poésie et la patrie sont éternelles!

CHARLES MORAVIA.

New York, 3 mars 1918.

LA MER DU NORD

COURONNEMENT

O chansons, mes bonnes chansons,
Debout, debout! Prenez vos armes!
De vos trompettes, que les sons
Eclatent en joyeux vacarmes
Pour saluer la belle à qui je me soumets
Et qui doit sur mon cœur régner à tout jamais!
Portez sur le pavois la jeune souveraine,
Acclamez-la! Salut! Hurrah pour notre Reine!

Du soleil qui luit dans les cieux,
Oui, je prendrai du soleil même
L'or rutilant et radieux
Afin d'en faire un diadème
Pour couronner ton front sacré!

Du satin azuré
Dont la Nuit est voilée,
Et qui flotte là-haut sous la voûte étoilée,
Mes mains arracheront un superbe lambeau
Pour en faire un manteau
Digne de recouvrir tes épaules royales!
Mes vers fervents, mes vers d'amour,
Chanteront ta louange, émus, ardents et pâles,
Etant les chevaliers et princes de ta cour.
Mon esprit sera ton coureur; ma fantaisie
T'amusera comme un bouffon désordonné,
Et mon humour sera ton héraut blasonné!
Mais, moi-même, à tes pieds, Reine que j'ai choisie,
Sur un coussin de velours rouge prosterné,
Je t'offrirai le peu de raison que me laisse
Dans ma cervelle de rêveur
L'auguste et divine maîtresse
Qui te précéda dans mon cœur!

DANS LA CABINE PENDANT LA NUIT

I

Dans ses profondeurs, la mer qui déferle
A ses perles;
Le ciel profond a — la nuit les dévoile —
Ses étoiles;
Mais mon cœur, mon cœur a depuis toujours
Son amour!

La mer est immense et le ciel sans bornes;
Ils ont leurs joyaux: perles, astres d'or;
Mais mon cœur, avec son amour qui l'orne,
Est plus grand encor!

O nuit, que de feux dans tes sombres voiles;
O Mer, sous tes flots, que de nacre en fleur!
Mais plus que la perle et plus que l'étoile,
Mon superbe amour brille dans mon cœur!

A toi tout entier mon cœur, jeune fille!
A toi sans retour
La mer somptueuse et le ciel qui brille:
Tout dans mon amour!

II

A la voûte des cieux où les étoiles luisent,
Que je voudrais poser
Un frémissant baiser
Et pleurer de bonheur de l'avoir reconquise!

Car ces étoiles sont les yeux de l'adorée,
Oui, les étoiles sont ses yeux
Qui scintillant là-haut, dans la voûte azurée,
Me font des saluts gracieux!

Vers la voûte des cieux
Où scintillent les yeux
De celle que j'adore,
Levant les bras, pieux,
Je supplie et j'implore:

"O doux yeux, gracieuses flammes,
Donnez le bonheur à mon âme,
Le bonheur complet, éternel;
Et puisqu'à mon tourment il n'est point de remède,
Oh! faites que je meure et que je vous possède,
O doux yeux, vous et votre ciel!"

III

Bercé par le roulis,
Et par ma rêverie,
Etendu sur mon lit,
Je les regarde et prie.
A travers le hublot,
Je contemple là-haut,
Dans la voûte azurée,
Les étoiles qui sont les yeux de l'adorée.

Ils veillent sur mon front, les chers et tendres yeux.
De là-haut, sur mon cœur leur tendresse s'épanche.
Longtemps, je les regarde, heureux,
Jusqu'à ce qu'une brume blanche
Dérobe à mes regards leurs regards amoureux.

IV

Ebranlant le bateau, secouant ma couchette,
Les vagues en fureur semblent me murmurer:
O pauvre fou qui dans sa chimère s'entête,
Cesse de prier, d'implorer
Des astres sourds à ta requête.
Tu consumes ton cœur en vain,
Ton bras est court, le ciel est loin,
Et les étoiles sont fixées
Dans l'azur avec des clous d'or.
Vains désirs que les tiens, bien folles tes pensées;
Tu ferais mieux de dormir. Dors!

V

J'ai vu dans mon sommeil une lande déserte,
D'un tapis de neige couverte,
Et sous la neige blanche et muette, mon corps
Reposait dans la nuit funèbre de la mort.
Les étoiles, pourtant, dans la voûte des cieux,
Les étoiles, avec la douceur de ses yeux,
Luisaient sur mon tombeau, belles comme toujours,
Et leurs regards brillaient dans le dôme splendide
D'une sérénité triomphante et placide,
Mais pleine encor d'amour.

LE CALME

La mer est sans un pli sous la lumière chaude,
Les rayons du soleil se reflètent dans l'eau
Où maint petit poisson prend ses ébats et rôde,
Cependant que, glissant sur l'onde, le bateau
En coupe la surface azurée et la brode
D'un sillon miroitant d'argent et d'émeraude.

. . . . . .

La mer est sans un pli, calme comme les cieux;
Un petit poisson monte à la surface bleue
Pour réchauffer sa tête au soleil, et joyeux,
Il fait clapoter l'onde en agitant sa queue.

Hélas! il n'a pas vu la mouette dans l'air
Qui le guettait, qui fond tout d'un coup sur sa joie,
Et s'enlevant avec la frétillante proie,
D'un vol tranquille et sûr plane dans les cieux clairs.

AU FOND DE LA MER

Indolemment couché sur le bord du vaisseau,
Je regardais, les yeux rêveurs, miroiter l'eau,
Et je crus voir d'abord, au fond de l'onde claire,
Comme à travers une brume crépusculaire,
Surgir, accentuant leurs formes, leurs contours,
Avivant leurs couleurs, des coupoles, des tours;
Puis, brusquement, comme si la nappe profonde
S'éclairait d'un soleil se levant dessous l'onde,
Je vis sous les flots bleus, tout d'un coup s'animant,
Une ville avec sa vie et son mouvement.
Et des foules allaient et venaient par les rues,
Et ces foules étaient incessamment accrues;
Jusqu'à moi s'élevaient de confuses rumeurs,
Les femmes arboraient des plumes ou des fleurs
A des chapeaux qui, sur leurs fronts, semblaient des ailes.
Des globes s'allumaient, jetant des étincelles,
Et je compris alors qu'en bas, c'était le soir.
Des hommes attablés sur un vaste trottoir
Regardaient défiler de belles hétaïres

Qui, dardant leurs regards et pointant leurs sourires,
Donnaient l'assaut d'amour en offrant leurs baisers
A des Messieurs irrésolus, aux sens blasés.
Et l'on eût dit que cette ville avait la fièvre!
Et comme le sourire était à chaque lèvre,
Que tout disait la fête éternelle, surpris,
Je reconnus que cette ville était Paris.
Oui, c'était bien Paris que je voyais sous l'onde,
La ville du Plaisir, en merveilles féconde!
Mon Dieu! par quel prodige incroyable et nouveau,
Pouvais-je voir ainsi, vivante au fond de l'eau,
La ville de mon rêve, où mon âme captive
Reste quand mon vaisseau court vers une autre rive!
Comment cela peut-il se faire? Je ne sais!
Mais voici l'Opéra, le Théâtre Français,
Luxembourg et Monceau, jardin et parc splendides,
Et je te reconnais, dôme des Invalides;
Ici, voici les tours de Notre-Dame; là,
Je vois l'Arc triomphal de l'Etoile; voilà
Le Sacré-Cœur au haut de Montmartre; la Seine,
Coulant entre des bords illuminés, et pleine
D'étoiles, car ses eaux reflètent tant de feux
Qu'elle est un long miroir où s'admirent les cieux;
Et les grands boulevards où frissonne et palpite,
De Paris, l'âme innombrable et cosmopolite!

Alors, des souvenirs attendrirent mon cœur;
Je sentis, Ville unique, évoquant mon bonheur,
S'appesantir sur moi l'emprise de ton charme,
Et de mes yeux tomba dans la mer une larme...
Ma plaie et mes tourments n'étaient donc pas guéris,
Puisque en te revoyant seulement, ô Paris,
La source de mes pleurs renaît, et que des fièvres
Font bouillonner mon sang comme si, sous des lèvres
Dont le goût du baiser ne saurait s'oublier,
Dans l'étreinte d'un corps qu'on veut faire plier,
Se rouvraient lentement mes premières blessures!
Oh! ces baisers si doux et qui sont des morsures...
Or, mes pleurs, en tombant un à un de mes yeux,
Rendent plus claire l'eau — prodige merveilleux! —
En gouttes de lumière, elles tombent, mes larmes,
Et j'ai l'impression que la ville et ses charmes
Se rapprochent de moi, tant chaque pleur amer
Fait naître de clarté dans le fond de la mer.
Voilà que j'aperçois une maison très vieille
Et qui semble déserte, une maison pareille
A bien d'autres, et dont le toit vert et moussu
Dit le nombre d'hivers qui sur sa tuile ont plu,
Maison quelconque, mais où je vois apparaître
Une femme qui vient s'asseoir à la fenêtre,

Et que je reconnais à son regard divin,
A son geste lissant ses cheveux de sa main.
Oui, je te reconnais, pauvre enfant qui, mutine,
Dans un accès d'humeur, et d'humeur enfantine,
T'en allas loin de moi, prise aux mots mensongers,
Etrangère, t'asseoir parmi des étrangers.
Loin du pays natal, tu languis à cette heure,
Dans cette ville étrange où ta détresse pleure,
Comme Mignon ravi par des bohémiens!
Et là, dans d'autres yeux cherchant toujours les miens,
Tu rêves de l'amour auquel tu fus rebelle;
Tu te souviens qu'un jour, jeune, rieuse et belle,
Tu fis vibrer le cœur d'un poëte exalté...
Pauvre enfant, je savais, lorsque tu m'as quitté,
Que tu serais toujours malheureuse auprès d'autres,
Car quand deux cœurs se sont donnés comme les nôtres,
— Le premier grand frisson ne pouvant s'oublier —
Rien au monde ne peut jamais les délier;
Car, pour avoir, un jour, échangé leurs deux flammes
Dans l'éclair d'un regard magnétique, nos âmes,
Malgré tous, malgré toi, si loin qu'on t'exilât,
Ne pouvaient oublier l'amour qui les brûla!
Je le savais, c'était une chose impossible!
Tu me voyais toujours quand je fus invisible,

J'étais dans ta pensée à toute heure présent,
Et le plus près de toi, c'était encor l'absent!
Je savais qu'en dormant, tu sentais dans ta couche
Le souffle de ma lèvre approchant de ta bouche;
Que tu te réveillais plus pâle chaque jour,
Plus pâle, en t'éveillant, du long baiser d'amour
Que je t'avais donné dans ton songe nocturne.
Et je savais que si tu restais taciturne,
Dans une rêverie impossible à troubler,
C'est que tu m'écoutais dans ton âme parler;
Que toujours tu gardas l'illusion féconde
De m'avoir près de toi, dans ta ville sous l'onde,
Que je pouvais encor rêver de paradis,
Sûr de te retrouver, ô toi que je perdis...
En te cherchant partout et t'appelant sans cesse,
Je n'ai jamais douté du cœur de ma Princesse!
Ah! l'ogre Ennui te garde, et du haut de la tour,
Ton âme qui s'éplore invoque le retour
De l'amour ancien, cavalier dont le glaive
S'appelle souvenir, et la cuirasse, rêve!
Courage, pauvre enfant! Tu pleures, je le vois;
Mais ne me vois-tu pas? N'entends-tu pas ma voix
Qui te répond? Je viens, j'accours, je te délivre!
Maintenant, l'un pour l'autre, enfin, nous allons vivre,

Et cheminer ensemble au sentier du bonheur!
Regarde, je m'élance et je viens sur ton cœur,
Entre tes bras rêvés, ma Princesse lointaine!...

Je m'élançais dans l'eau, lorsque le capitaine
Me saisit par le pied, me mit sur mon séant,
Me secoua par les épaules, en criant
D'un ton bourru: "Voyons! Qu'est-ce donc que vous faites?
"Etes-vous possédé du diable? Ah! ces poëtes!"

PURIFICATION

Reste au fond de la mer, ô rêve insensé, rêve
Qui, la nuit, autrefois, ranimant le passé,
As si souvent troublé mon cœur, et l'a bercé
D'un triste et faux bonheur que le réveil achève!
Rêve qui veut, sortant maintenant en plein jour,
Fantôme vaporeux de mon défunt amour,
Me tourmenter encor d'une illusion brève!

Oui, pour l'éternité, reste là, sous les eaux,
Avec mes péchés et mes maux,
Et mes langueurs qu'aussi je jette,
Et ce méchant bonnet de fou dont les grelots
Ont tintinnabulé si longtemps sur ma tête;
Et ce masque menteur de bateleur infâme
Dont, pour cacher mon deuil, j'avais couvert mon âme,
Ma pauvre âme malade et qui blasphémait Dieu,
Mon âme aux soupirs condamnée,
Reniant les anges des cieux,
Mon âme maudite et damnée.

Hoïho! Le vent se lève! Hoïho! Carguez les voiles!
Elles s'enflent! Là-haut, pâlissent les étoiles;
Sur le miroir placide et merveilleux des eaux,
Voici qu'il glisse, le vaisseau!
A l'horizon, le soleil clair monte et rougeoie,
Et l'esprit délivré pousse des cris de joie!

LA PAIX

Le soleil rayonnait entre de blancs nuages,
L'océan était calme et les vents endormis;
J'étais couché, songeur, les yeux dans les cordages,
Quand tout à coup, entre veille et sommeil, je vis,
Ainsi qu'une vapeur s'élevant dessus l'onde,
Christ, le sauveur du monde.
D'une robe flottante et très blanche vêtu,
Un de ses pieds dans l'eau, et l'autre sur la terre,
Sa tête dans le ciel, il avait étendu
La main, et bénissait d'un geste de mystère
Le sol ferme et le flot mouvant.
Son vêtement restait immobile, le vent
Se gardant de souffler sur la robe divine.
A la place du cœur, brillait sur sa poitrine,
Rouge et splendide, le soleil!
Et cet immense cœur, incandescent, vermeil,
Foyer d'amour inépuisable et de lumière,
Répandait ses rayons sur la mer et la terre,
Ses purs rayons de charité.

Résonnant tout à coup, volent des sons de cloche,
Et voici que, léger, mon navire s'approche
D'un rivage où s'élève une riche cité.
Merveille de la paix! Quelle tranquillité!
Le vain bourdonnement des mesquines affaires,
La chanson des métiers, tous les bruits se sont tus.
Et la foule s'écoule au milieu des artères
De la grande cité. Tous sont de blanc vêtus,
Joyeux, et dans leurs mains portent de vertes palmes;
Chaque lèvre sourit, les démarches sont calmes,
Et lorsque deux passants se croisent, la bonté
Se lit dans leurs regards doux de fraternité,
Comme si de leurs cœurs ils faisaient un échange,
Et chacun se sent pur et tendre comme un ange.
Tous se baisent au front, chantent, lèvent les yeux
Vers le cœur du Sauveur, le grand cœur radieux
Dont la lumière les inonde,
Vers ce soleil divin allègrement versant
La pourpre chaude de son sang
Pour réconcilier le monde;
Et dans un saint transport où chaque âme s'unit,
Tous entonnent en chœur: Christ, Sauveur, sois béni!

QUESTIONS

Sur la grève déserte, un jeune homme est assis,
Le cœur rempli de doute et le front de soucis,
Et d'une voix sincère et dolente, à cette heure
Où dans la calme nuit, seule, la vague pleure,
Il parle à l'Océan. Il lui dit: "Océan,
Qui t'agites sans cesse en ton gouffre béant,
Qui, palpitant, parais être le cœur du monde,
Tu dois bien le savoir, mer immense et profonde,
Le mot mystérieux qu'aucun esprit humain
Ne devina jamais, et que cherchent en vain,
— Poëtes et docteurs, philosophes et prêtres —
Tous ceux qui sont penchés sur l'énigme des êtres.
Le poëte, les yeux dans l'azur, en rêvant,
Dit ses rêves... Autant en emporte le vent!
Le philosophe amer qui scrute, le front blême,
Au lieu de le résoudre embrouille le problème;
Et le prêtre ne sait qu'obscurcir la clarté
Du seul rayon divin par Jésus projeté...
Nul, contemplant le ciel ou courbé vers la terre,
Nul ne l'a pénétré, l'insondable mystère!
Dis-moi, si tu le sais, Mer, Œdipe subtil,
La vie a-t-elle un but? D'où vient l'homme? Où va-t-il?
Et qui donc, recouvert d'impénétrables voiles,
Oui, qui donc vit là-haut, au-dessus des étoiles?"

*
* *

Les flots chantent toujours leur murmure éternel;
Le vent souffle et fait fuir les vapeurs dans le ciel,
Et les étoiles ont, dans l'or de leurs prunelles,
L'impassibilité des choses éternelles,
Cependant que, les pieds dans le sable mouvant,
Espérant que le flot qui chante sous le vent
Dévoilera pour lui la grande énigme absconse,
Un fou, sur le rivage, attend une réponse...!

ÉPILOGUE

Comme les épis dans un champ de blé,
Poussent les pensers dans l'esprit de l'homme;
Mais ceux du poëte inspiré sont comme
Ces petites fleurs aux épis mêlés,
Gais coquelicots, bleuets à l'œil tendre,
Rires et regards qu'on ne sait comprendre.

O modestes fleurs de pourpre et d'azur,
En fauchant les blés, l'homme vous rejette;
Armé de fléaux, le rustre au cœur dur
Vous écrase, hélas! ô douces fleurettes!

Jusqu'au promeneur
Qui repaît ses yeux de votre fraîcheur,
Injuste en faveur des roses superbes,
Vous traite en passant de "mauvaises herbes",
Innocentes fleurs!

Mais la jeune bergère, idyllique et nature,
Qui trouve "dans un pré ses plus beaux ornements",
Vous honore, vous cueille, et sur sa chevelure,
Vous faites plus que l'or et que les diamants.
Regardez-la courir au bal ainsi parée,
Et tourner, élégante et gracieuse, aux sons
Des flûtes et des violons,
Ou bien, quittant la danse, enflammée, enfiévrée,
Rechercher un coin d'ombre où la voix de l'amant,
Sous les tilleuls discrets, — aux divines minutes, —
Résonne encore plus délicieusement
Que les violons et les flûtes!

NOCTURNES

SONGE FATAL

Un rêve m'a rempli de joie et d'épouvante;
Mainte image lugubre en reste encor présente
A mes regards troublés et font frémir mon cœur.
J'étais dans un jardin merveilleux où les fleurs
Me regardaient d'un regard tendre,
Tandis que je pouvais entendre
Chanter dans les rameaux les oiseaux gazouilleurs.
Brillant sur le fond d'or de la voûte éthérée,
Le disque rouge du soleil
Répandait ses rayons vermeils
Sur la pelouse bigarrée.
Des parfums s'élevaient des herbes. Le zéphir
Etait doux, caressant; tout riait à mes yeux,
M'invitant à jouir
De la magnificence éparse sous les cieux.

Au milieu du parterre était une fontaine
Et l'eau montait du marbre en jet étincelant;
Là, je vis une enfant de beauté souveraine
Lavant un tissu blanc.

Elle avait les yeux bleus, sa joue était vermeille,
Et ses cheveux bouclés la paraient à ravir;
Sa beauté rayonnait, je la trouvais pareille
Aux vierges des vitraux que l'on voit resplendir!

Sa figure d'abord me parut étrangère,
Mais à la regarder, soudain il me sembla
Que je la connaissais, la vierge solitaire,
Et que je l'avais vue en quelque part déjà.

Et se hâtant, l'enfant de beauté souveraine
Chantait ce bizarre refrain:
"Coule, coule toujours, coule, eau de la fontaine,
Lave-moi, lave-moi cette toile de lin!"

Charmé par sa beauté, sa voix, son œil qui brille,
Je m'avançai vers elle, et tout bas je lui dis:
Apprends-moi donc, ô douce et belle jeune fille,
Pour qui ce blanc tissu que tu laves, pour qui?

Elle me répondit, l'enfant si douce et belle:
"Ce tissu blanc, c'est ton linceul!"
Et comme elle disait la parole cruelle,
Tout s'effaça soudain et je me trouvai seul.

Puis, je suis tout à coup, l'âme désemparée,
Transporté dans le sein d'une immense forêt.
Mais quel est ce bruit sourd et lointain? On dirait
Le bruit que sur le bois font des coups de cognée.

Je m'enfuis, les cheveux d'épouvante dressés,
Et voici, sur le bord d'une clairière, un chêne,
Et toujours cette enfant de beauté souveraine
D'une hache frappant le tronc à coups pressés.

Et frappant coup sur coup, sans trêve ni relâche,
Superbe, elle chantait tout haut:
"Acier clair, acier clair et tranchant de ma hache,
Taille-moi, taille-moi les planches qu'il me faut!"

Séduit par sa beauté, sa voix, son œil qui brille,
Je m'avançai vers elle, et tout bas je lui dis:
"Apprends-moi donc, ô belle et douce jeune fille,
Taillant dans l'arbre dur, ce que tu fais ainsi."

Elle me répondit: "Des planches pour ta bière!"
Et comme elle achevait ces mots,
Tout s'effaça soudain, chêne, vierge, clairière,
Et frissonnant, je me trouvai seul de nouveau.

Et voici, sous mes yeux, que s'étend une lande
Que la rigueur du ciel pour jamais désola;
Et tandis que je rêve et que je me demande
Par quel enchantement je peux me trouver là,

Mes regards sont frappés par une forme humaine,
Et vite, haletant, je cours de son côté;
Comme dans la forêt et près de la fontaine,
C'était la vierge, encor, d'ineffable beauté.

Penchée, et dans le sol creusant à coups de pioche,
Elle m'inspire autant d'amour que de terreur;
Elle est épouvantable et belle; je m'approche
Pour l'admirer, tremblant de désir et de peur!

Et cette fois, l'enfant de beauté souveraine
Chantait ce bizarre refrain:
"O pioche, creuse-moi, creuse dans cette plaine
La fosse profonde et large dont j'ai besoin!"

Séduit par sa beauté, sa voix, son œil qui brille,
Je m'avançai vers elle, et tout bas je lui dis:
"Apprends-moi donc, ô douce et belle jeune fille,
Cette fosse, pour qui la creuses-tu, pour qui?"

Alors, me regardant de ses yeux adorables,
Elle répondit: "C'est pour toi!"
Et lorsqu'elle acheva ces mots épouvantables,
Je vis bâiller la tombe ouverte devant moi!

Et comme j'y jetais un regard — chose horrible! —
Un frisson de terreur me glaçant jusqu'aux os,
Je sentis qu'une main puissante, irrésistible,
Me poussait dans la nuit épaisse du tombeau!

LES COMPLIMENTS

J'ai rêvé que j'étais, en habit de soirée,
Dans la gaîté d'un bal de noces. Tout à coup,
Je vois la mariée... et c'est mon adorée.
Je m'inclinai très bas et lui dis: "Etes-vous
La mariée? Alors, je vous offre, Madame,
Mes meilleurs compliments, les plus sincères, les..."
Mais en parlant ainsi, j'étouffais dans mon âme,
Et les mots, traversés de sanglots, m'étranglaient.
Soudain, de ses beaux yeux, dont la douceur désarme,
De ses beaux yeux, jaillit une source de larmes.

O doux yeux, étoiles d'amour,
Qui m'avez trompé nuit et jour,
Et dans ma veille et dans mes songes,
Qui m'avez tant désespéré,
Il ne me souvient plus, doux yeux, de vos mensonges:
Je vous croirai toujours quand je vous vois pleurer.

LA NOCE

Qu'est-ce donc qui m'agite et fouette ainsi mon sang;
Cette ardeur en mon sein, qu'est-ce donc qui l'allume?
Mon sang bouillonne, écume et fermente, je sens
Une fureur ardente en moi qui me consume.

Mon sang s'agite et court, fermente, bout, écume,
Parce que mon sommeil fut d'un rêve hanté:
Vêtu d'un manteau d'ombre et d'un chapeau de brume,
L'ange noir de la nuit m'a pris et transporté
Loin, dans une maison resplendissante, en fête,
Où les éclats des voix et les sons des trompettes
Se mêlaient en vacarme au chant des violons.
J'étais un invité, j'entrai dans le salon;
Dans l'éclat des flambeaux à la lumière vive,
On était au repas de noces. Tout autour
De la table, joyeux, papotaient les convives;
Et quand je regardai, belle dans ses atours,
La mariée, ô ciel! c'était mon adorée!
C'était elle, le front ceint de fleurs d'oranger,
Plus belle que jamais et de tous admirée;
Près d'elle était l'époux heureux, un étranger.

Je me plaçai, debout, tranquille, derrière elle.
Des fanfares de cuivre éclatèrent soudain,
Ce bruit joyeux m'emplit d'une peine mortelle;
Mais elle souriant, et lui, serrant sa main,
Semblaient brûler déjà des amoureuses fièvres.
Ayant rempli son verre, il y trempa ses lèvres,
Et puis, le lui tendit. Son regard amoureux,
Baisant les doigts, la gorge et la bouche et les yeux,
Rayonnait de plaisir à l'envelopper toute.
Elle eut, prenant la coupe, un sourire divin;
Or, la rouge liqueur, qui paraissait du vin,
Que tantôt à longs traits et tantôt goutte à goutte,
Elle buvait avec délice, en frémissant
De volupté, c'était mon sang, c'était mon sang!
Sur la table, elle prit une petite pomme
Qu'elle offrit à l'époux, très gracieusement;
Et je sentis mon cœur transpercé par cet homme
Quand son couteau trancha le fruit, cruellement.
Leurs regards étaient doux, pleins d'une tendre flamme;
Soudain, collant sa bouche à son visage en fleur,
Il lui baisa la joue; alors, deuil et malheur!
Je sentis le baiser de la mort sur mon âme.
Ma langue s'alourdit, je ne pus dire un mot;

Tout à coup, la musique éclata de nouveau,
La dance commença; dans la valse entraînante,
Le couple s'élança, plein d'une joie ardente;
Et comme je restais, muet et triste, hélas!
A les voir qui tournaient autour de moi, très tendre,
Il lui dit quelques mots que je ne pus entendre;
Elle rougit alors, mais ne se fâcha pas.
Voici que maintenant — oh! c'est l'heure fatale! —
Mystérieusement, ils sortent de la salle;
Mes pieds étaient de plomb, pourtant je me traînai,
Et les suivis jusqu'à la chambre nuptiale,
Torturé, haletant, souffrant comme un damné,
Ma détresse servant à leur bonheur d'escorte.

Deux vieilles se tenaient aux côtés de la porte,
Sur leurs lèvres posant un index décharné,
Et je les reconnus: la Mort et la Folie!
Mon âme de douleur, d'épouvante remplie,
Je râlais, suffoquais; à la fin j'éclatai
De rire, et ris si fort que je me réveillai...

L'ENNUYÉ

Quand je devrai mourir, que mon souffle dernier
S'exhale dans un champ, au sein de la nature!
Que je ne meure pas dans l'atmosphère impure
Du monde étroit où prospèrent les boutiquiers!

Le cigare à la bouche et les mains dans leurs poches,
On les voit promener leurs ventres bedonnants;
Ils mangent, boivent bien, ils vivent sans reproches,
Leur générosité s'arrête aux mendiants.

Leur commerce s'étend sur toutes les épices;
Pourtant, on sent dans l'air où vivent ces repus,
Flottant dans leurs bureaux où leurs cœurs se flétrissent,
Une odeur de harengs et d'âmes corrompus.

"Oh! qu'il me soit donné d'admirer de grands vices,
Et des crimes sanglants, immenses! Sauvez-moi
De la vertu dînant de bisque d'écrevisses
Et payant ses billets sans faute chaque mois!

Nuages qui passez sur ma tête, nuages,
Emportez-moi de grâce en quelque lieu lointain,
Dans les glaces du Nord, dans le sable africain,
Plus loin, plus loin encore, au milieu des sauvages!"

Mais fuyant dans le ciel avec rapidité,
Les nuages sont sourds aux appels de ma peine!
Les malins! Quand leur vol passe sur la cité,
Ils pressent bien plutôt leur course aérienne!

DOÑA CLARA

La fille de l'Alcade, à la clarté du soir,
Au jardin paternel, pour rêver, vient s'asseoir,
Tandis que, résonnant, cymbales et trompettes
Animent le château d'un vacarme de fête.

Elle se réfugie en la paix de la nuit,
Son âme n'éprouvant que tristesse et qu'ennui
Dans ce bal où chacun s'ingénie à lui plaire
Par de vains compliments dont elle n'a que faire.

Car depuis que sous sa fenêtre s'arrêta
Un cavalier qui, sur sa guitare chanta,
D'une voix chaude une amoureuse sérénade,
Elle rêve de lui, la fille de l'Alcade.

Elle ignore le nom de l'inconnu charmant
Qui lui ravit son cœur en chantant seulement
Et parce que, élégant et svelte, il paraît comme
Un Saint Georges vêtu du costume d'un homme.

Dans le jardin, le cœur rempli de ces pensers,
Marchait Doña Clara, seule, les yeux baissés;
Quand elle releva son front, la toute belle,
Le séduisant chanteur se trouva devant elle.

Baignés de clair de lune, ils devisent d'amour;
Le zéphir caressant, pour les baiser, accourt;
Ils se disent tout bas de si troublantes choses
Qu'ils mettent en émoi l'âme aimante des roses.

Les roses en émoi devant ces amoureux,
En voyant s'enlacer leurs corps voluptueux,
Se colorent de pourpre ainsi que son visage
Et leur font des saluts gracieux au passage.

Ils vont. Le chevalier, penché vers elle, dit:
Pourquoi, ma bien-aimée, as-tu soudain rougi?
Ta subite rougeur, quel penser la fit naître?
— Un cousin m'a piquée; or, il n'est qu'un seul être

Que je déteste plus que le moustique... — Et c'est?
— C'est le juif au long nez, le juif immonde et laid.
— Laissons là les cousins et les juifs, ma charmante,
Reprit le chevalier d'une voix caressante.

Les amandiers en fleurs sèment leurs flocons blancs,
Et dessous les arceaux des verts rameaux tremblants,
Les amoureux s'en vont enlacés, leurs paroles
Se mêlant aux parfums qui montent des corolles.

En blancs flocons, tombent les fleurs de l'amandier...
— Ton cœur est-il à moi, bien à moi, tout entier?
— Te faut-il un serment, ami, qui te rassure?
Par le Dieu que les juifs ont mis en croix, je jure!

—Laisse là le Sauveur et les juifs, reprit-il!"
Leurs âmes se gonflaient des pâmoisons d'Avril,
Et dans le clair de lune épandant du mystère,
Flottaient les lys rêveurs épris de la lumière.

Dans les rayons du soir, les grands lys du jardin
Se dressaient, fous d'amour, vers les astres lointains,
Cependant que le couple errait sous la ramée...
— M'as-tu fait un serment sincère, bien-aimée?

— La fausseté n'est pas en moi, mon cher vainqueur,
Pas plus qu'on ne pourrait découvrir en mon cœur
Une goutte du sang des juifs maudits, des mores..."
Un banc s'offrait sous un bouquet de sycomores;

La brise se taisait dans les branches des ifs...
Il l'entraîna: "Laissons les mores et les juifs!"
Et tendrement, le cœur plein d'ivresse et de joie,
Le chevalier pressait son amoureuse proie.

Elle se laissait prendre aux filets de l'amour;
Le soir, lourd de parfums, s'alanguissait autour,
Dans le silence obscur s'excitèrent leurs fièvres,
Et l'on n'entendit plus que la chanson des lèvres!

Des mots brefs, implorant, mots brûlant de désirs;
Des mots qui refusaient, faiblissant; des soupirs;
Puis, des baisers très longs dans l'ombre résonnèrent,
De longs baisers profonds, et les cœurs débordèrent...

L'amour était vainqueur! Le rossignol pâmé
Fit éclater un épithalame enflammé;
Les vers luisants, dansant un cotillon superbe,
Une valse aux flambeaux, tournoyèrent dans l'herbe.

A travers le feuillage épais, silencieux,
Bruissaient les ardents soupirs des amoureux,
Et leurs cœurs s'exhalaient en de tendres paroles
Comme dans le parfum sort l'âme des corolles.

Mais tout à coup, voici que, venant du château,
Des appels de buccin éclatent. Aussitôt,
Doña Clara, sortant de la langueur, se dresse,
Se dégage du bras enfiévré qui la presse:

— Ecoute, l'on m'appelle. Adieu, mon cher amour.
Nous nous verrons demain, quand tu voudras, toujours;
Mais dis-moi donc ton nom, tendre ami que j'adore,
Car je t'appartiens toute, et ton nom, je l'ignore."

Le chevalier, alors, avec sérénité,
En souriant baisa les doigts de sa beauté,
Puis ses yeux, puis son front, et puis ses lèvres folles,
Et s'inclinant, il fit entendre ces paroles:

"Señora, j'ai l'honneur d'être le fils pieux
De Don Isaac Ben Israël, glorieux,
Très docte et grand rabbin,—honni soit qui s'en gausse!—
Rabbin de la synagogue de Saragosse!

LE PÈLERINAGE DE KEVLAR

Le fils est dans le lit; la mère, à la fenêtre,
Prie en songeant qu'il peut, par miracle, renaître.
La procession passe, et l'on entend les chants.
— Lève-toi donc un peu, Wilhelm, pour voir?— Ma mère,
Je me sens si malade.. Hélas! trop de lumière
Pourrait blesser mes yeux; je ne vois ni n'entends!
Je pense tout le temps que mon amie est morte,
Et mon cœur se déchire et je souffre à mourir!
— Pourquoi désespérer et pleurer de la sorte?
Si grand que soit ton mal, ne peut-il pas guérir?
Lève-toi, nous irons à Kevlar. Prends tes Heures
Et ton rosaire. Il ne se peut pas que tu meures!
Non! Tu finiras de souffrir!
La Mère de douleur, dont l'âme fut meurtrie,
Saura prendre en pitié mon âme endolorie!

Les bannières au vent claquent, et le refrain
Des cantiques ailés monte: "Gloire à Marie!"
C'est à Cologne, sur le Rhin,
Que la procession nombreuse se déroule.
La mère songe, avec son fils suivant la foule:
"Tu peux, certes, guérir un cœur,
Toi par qui toute peine ici-bas est guérie!"
Et la mère et le fils, émus, chantent en chœur:
"Gloire, gloire à Marie!"

Sur l'autel, maintenant, sont fixés tous les yeux.
Notre-Dame en ce jour a ses habits de fête;
L'écho de sa puissance en tous lieux se répète,
Et venus de partout, les pèlerins pieux
Implorent le miracle, et leur ferveur est grande.
Chacun d'eux à la Vierge apporte son offrande.
Les cantiques toujours s'élèvent vers les cieux.

Aux offrandes, on voit ce que chacun désire:
Ce sont des pieds, des mains et des membres de cire;
Et les membres, les mains et les pieds guériront,
Les aveugles verront et les sourds entendront
Si l'on prie avec foi Notre-Dame la Vierge.
La mère, fervemment, prend la cire d'un cierge,
La pétrit dans ses doigts, en fait un cœur: "Voilà,
Dit-elle à son enfant, prends et porte cela
A la toute puissante et divine Marie;
Elle te guérira ton cœur! Va, mon fils, prie!"

Le fils saisit le cœur de cire en soupirant,
Et va s'agenouiller devant l'autel brillant.
Il souffre, et torturé de mortelles alarmes,
Veut prier en silence et contenir ses larmes;
En vain! Son désespoir fait s'échapper, vainqueur,
Les larmes de ses yeux et ces mots de son cœur:
"Glorieuse Marie, immaculée et sainte,
Mère de Dieu, Reine du Ciel, entends ma plainte!
Nous sommes de Cologne où la dévotion
Est si grande envers Toi. Près de notre maison,
Vivait Margaretha. Je l'aimais, elle est morte!
Et c'est pourquoi mon cœur est malade... Je porte
Marie, un cœur de cire et prie avec ferveur
Que tu veuilles guérir, car tu le peux, mon cœur!
Si tu guéris mon cœur, ô toi vers qui je crie,
Je chanterai matin et soir: Gloire à Marie!"

Ayant communié, lavés de leurs péchés,
Dans leur chambre, la mère et le fils sont couchés.
Or, voici, tout à coup, une vive lumière;
Et dans cette clarté, que voit-elle, la mère?
Marie, avec des yeux de sœur de charité,
Qui, calme, s'approchant du jeune homme alité,

Touche le cœur blessé d'amour, puis sans rien dire,
Disparaît, le visage éclairé d'un sourire.
La Mère vit cela comme en rêve; elle crut
Que la Reine des Cieux, quand sa forme apparut,
Venait guérir le cœur malade. Elle s'éveille,
Elle croit au miracle et va crier: Merveille!
Mais soudain, elle a peur: les chiens hurlent si fort...

Le fils semblait dormir; hélas! il était mort!
A travers le rideau, le rayon qui se joue
Semait de rouges fleurs la pâleur de sa joue...
La mère, alors, joignit les mains; ses yeux sans pleurs
Fixant pieusement la Vierge aux sept douleurs
Dont l'image pendue au mur était fleurie,
A voix très basse, elle chanta: Gloire à Marie!

LES DEUX GRENADIERS

Vers la France marchaient deux grognards de la Garde,
Deux grenadiers longtemps prisonniers en Russie;
Ils cheminaient, sous l'œil mauvais qui les regarde,
Le front baissé, pensifs, et l'âme endolorie.
Ils avaient traversé l'Allemagne en vainqueurs,
Et maintenant voilà, vaincus, humiliés,
Qu'à leur air attristé des paysans moqueurs
Pouvaient sourire en les voyant! Des grenadiers!
Une grande détresse, alors, emplit leurs cœurs.
Ils surent tout, Moscou s'embrasant, la retraite,
Le désastre inouï; l'armée était défaite,
La Grande Armée était vaincue, et l'empereur,
Lui, l'empereur, était prisonnier! De douleur,
En apprenant cela, les deux grognards pleurèrent,
Et se rouvrant soudain, leurs blessures saignèrent.
L'un dit: Je souffre trop, comment vivrais-je encor?
Je n'ai plus qu'un refuge à présent, c'est la mort!
L'autre dit: Je voudrais bien mourir comme toi;
Mais ma femme et mon fils, que feront-ils sans moi?

—Que m'importent ma femme et mon fils! Qu'ils s'en aillent
Mendier, s'ils ont faim! Qu'ils peinent, qu'ils travaillent!
J'ai bien d'autres soucis que cela dans mon cœur:
L'empereur est captif, comprends-tu, l'empereur!
Je vais mourir ici, car c'est trop de souffrance;
Mais écoute-moi bien, lorsque je serai mort,
Promets-moi d'emporter, camarade, mon corps,
Et de l'ensevelir dans la terre de France.
Couche-moi dans la tombe avec ma croix d'honneur,
Et le ruban de pourpre épinglé sur mon cœur;
Ami, tu me ceindras au côté, mon épée,
Et mettras mon fusil dans ma poigne crispée.
C'est ainsi que je veux reposer dans ma bière,
Comme une sentinelle, armé, l'oreille au guet,
Jusqu'au jour où, faisant encor trembler la terre,
Les canons parleront de leur voix de tonnerre.
Je veux, entends-tu bien, pour ce jour être prêt;
C'est pourquoi tu mettras auprès de moi mes armes.
Lorsque pour saluer son retour triomphal,
Les acclamations monteront en vacarmes,
Et lorsqu'il passera, l'empereur, à cheval,
Sur la terre où mon corps sommeille, de nouveau,
Au fracas des tambours palpitera mon cœur;
J'entendrai les clairons, les galops des chevaux;
Alors, je sortirai tout armé du tombeau,
Pour le défendre, lui, l'Empereur, l'Empereur!

LE LIVRE DE LAZARE

SOCIÉTÉ PHILHARMONIQUE DES MATOUS

"Le public en a assez de ces traductions de Henri Heine."
Duraciné Racine Vaval (**l'Eclaireur**, No. du 5 Nov. 1913.)

"Je crois qu'à l'heure actuelle il faut être primitif pour réellement intéresser."
Le même (Préface des **Stances Haïtiennes**).

Sûrs d'être parvenus à la haute maîtrise,
Les chats ont décidé de donner un concert
Afin de s'affirmer, sur les toits, en plein air,
Maîtres de la roulade et de la vocalise.

Ils sont là tous, les vieux et les jeunes matous,
Le chat de l'écrivain, celui de la concierge,
Celui de la cinquantenaire encore vierge,
Et ceux de la sorcière; enfin, ils sont là tous.

Or, ce n'est pas l'amour, les ardeurs sensuelles,
Qui les a réunis; on ne s'attaque pas;
Oublieux pour l'instant des naturels appas,
Ils sont indifférents aux placides femelles.

Car la chanson d'amour, c'est bon pour le printemps,
Et l'amour pour l'été; mais par ce temps de glace,
Au sentiment de l'art les désirs ont fait place,
L'art gonfle leurs poumons et leurs cœurs palpitants.

L'hiver est la saison propre à la rêverie!
Il est juste de dire aussi qu'un vent nouveau
A soufflé sur les chats, et que l'amour du beau
Vient d'enthousiasmer la jeune Chatterie.

C'est un nouvel essor, c'est un avril charmant
Qui soulève leur cœur, dilate leur poitrine;
L'art éclôt d'aujourd'hui pour la race féline,
Le jour est arrivé des divins miaulements!

Les chats, soudainement, ont compris la nature;
Ils ont rêvé d'un art nouveau, d'un art sans art;
Le monde n'en veut plus, des Liszt et des Mozart,
Tout cela — le vieux jeu — tombe en déconfiture.

Il faut encor de l'art, mais de l'art primitif!
Plus d'instruments! Allez, la musique vocale!
Que la musique, enfin, ne soit plus musicale!
Retour à la nature, à l'art simple et naïf!

Mais ils veulent aussi — ah! qui pourrait le croire! —
La souveraineté du génie; ils feront
De la moindre critique, une injure, un affront;
Ils veulent des lauriers, ils convoitent la gloire!

Il faut de l'art sans art que l'on sache le prix;
Ils n'iront pas chanter au fond des solitudes;
Ils ne se targuent pas d'avoir fait des études,
L'art est éclos en eux, ils n'ont jamais appris!

De leur société, voilà le beau programme!
L'enthousiasme bout dans leurs cœurs grands ouverts,
Et groupés sur un toit par cette nuit d'hiver,
Ils vont, dans un premier concert, livrer leur âme!

Ils commencent.. Grands dieux, comme ils chantent, les chats!
Que c'est bien l'art nouveau, la musique nouvelle
Qui, les temps révolus, au monde se révèle!
Cher Lamothe, pends-toi, car tu n'y étais pas!

A décrire ce chœur, ma plume se refuse.
C'est un charivari qu'envîraient les crapauds,
Que l'on croirait donné — tant ces voix sonnent faux —
Par trente-six joueurs — ivres — de cornemuse...

Oh! quels croassements rauques, quels miaulements!
Les vieux tuyaux de poële où s'engouffre la bise
Ronflaient aussi des chants, tels des chorals d'église,
Faisant comme la basse à ces vagissements.

On distinguait surtout dans le chœur, à travers
Toutes les autres voix, une voix plus perçante,
Celle du chef d'orchestre. Oh! ce matou-là chante,
A vrai dire, aussi bien que Vaval fait des vers!

Il chantait plein de flamme et d'ardeur et de verve;
Les lauriers des crapauds l'empêchaient de dormir;
Il battait, par des cris à vous faire frémir,
Et l'oiseau de Junon et celui de Minerve!

C'était un Te Deum, ce concert, célébrant
La victoire du cri naturel sur la lyre,
Celle de l'esprit lourd sur le divin délire,
Et l'aplatissement de tout ce qui fut grand!

La société Philharmonique, peut-être,
Sous ce ciel revêtu d'un manteau de brouillard,
Répétait l'opéra d'après le nouvel art
Qu'un fou musicien écrivit pour Bicêtre...

Le concert jusqu'au jour sévit; le résultat
En fut — tant les matous, convaincus, chantaient ferme,—
Qu'une bonne accoucha, dans la nuit, avant terme,
Et se trouve aujourd'hui dans le plus triste état!

La pauvre fille, hélas! a perdu la mémoire
Et ne sait plus le nom du père de l'enfant...
O puissance de l'art primitif triomphant!
Lise, quel est le père? Est-ce Pierre ou Grégoire?

Mais elle ne sait plus! Dans son égarement,
La pauvre folle porte un masque d'hébétude;
Les yeux noyés d'ivresse et de béatitude,
Elle répond: "Ce Liszt, quel artiste, vraiment!"

Le Matin, No. du 10 Novembre 1913.

L'AUDIENCE

(*Vieille fable*)

Dans un accès de bonne humeur, le roi subtil
S'écria: "Je ne suis pas comme Pharaon,
Je n'ai pas, d'un cœur dur et sans compassion,
Fait noyer des enfants nouveau-nés dans le Nil;
Je ne suis pas non plus, — le Ciel m'en garde! — comme
Hérode, un massacreur de petits innocents;
Je veux, tel autrefois le Dieu qui se fit homme,
Laisser venir à moi tous les petits enfants.
Qu'ils viennent tous sans crainte, et qu'on m'amène ici
Le grand enfant de la Souabe!" Ayant ainsi
Parlé, le roi, subtil et souriant, se tut.

Sans perdre un seul instant, le chambellan courut
Et s'en revint bientôt devant le trône avec
Le grand enfant de la Souabe, George Hervegh,
Qui fit niaisement sa gauche révérence.
Le roi dit: "N'es-tu pas un Souabe? Je pense
Que tu n'y trouves pas honte ni déchéance?"
— Oh! Sire, comment donc l'avez-vous deviné?
En effet, au pays souabe je suis né.

— Descends-tu des fameux sept Souabes? — Je crois
Descendre d'un d'entre eux, pas des sept à la fois.
— Avez-vous, dit le roi, encore de grands hommes
Dans le pays souabe? — Au moment où nous sommes,
Je dirais, sans vouloir trop jouer sur les mots,
Qu'il n'en est pas de grands, mais qu'il en est de gros.
— Je te crois plus d'esprit que tu n'en fais paraître.
— C'est que chez ma nourrice, on m'a changé peut-être.
— Reçut-il des soufflets, Menzel, ces jours passés?
— De ceux de l'an dernier, n'a-t-il donc pas assez?
— Les nouilles, cette année, ont-elles été bonnes?
— Merci pour elles, Sire! A cœur joie on s'en donne!
— Le roi dit: Le Souabe aime bien son pays;
Qui t'a pu décider à quitter ton logis?
— Le Souabe répond: Pour manger, je n'avais,
Tous les jours, que de la choucroute et des navets;
Si ma mère avait pu me servir de la viande,
Je crois, sur mon honneur, que je serais resté.
— Si tu veux quelque chose et que tu le demandes,
Tu l'auras, dit le roi. — Oh! Sire! O Majesté,
S'écria le Souabe en tombant à genoux,
Si vous voulez vraiment prendre pitié de nous,
Sire, au peuple allemand, donnez la liberté!

Dieu créa l'homme libre; en quel égarement
Sont les rois oppresseurs pour en faire un valet?
Si votre cœur se serre à le voir tel qu'il est,
Donnez la liberté, Sire, au peuple allemand!"

Le roi, semblant ému, restait silencieux,
Tandis que le Souabe essuyait de sa manche
Les larmes dont le flot abondamment s'épanche
Et ne peut s'arrêter de couler de ses yeux...
A la fin, le roi dit: "Beau rêve, par Hercule!
Adieu! A l'avenir, soyez moins songe-creux,
Et tenez des propos qui soient moins ridicules.
Comme vous m'avez l'air d'être un peu somnambule,
Je m'en vais vous fournir deux compagnons très sûrs
Pour vous accompagner au delà de nos murs,
Car Nous ne voulons pas ici d'esprits malades.
Adieu! C'est le moment d'aller à la parade,
Et j'entends les tambours déjà battant aux champs.
Adieu! ne soyez pas si fou dorénavant!"

C'est ainsi que prit fin la touchante audience,
Et depuis, enrichi de cette expérience,
Le roi ne fut jamais à ce point imprudent
De laisser près de lui venir les grands enfants.

LE CHATEAU DES AFFRONTS

Le temps s'écoule et fuit; mais le sombre château
Où règne le dragon du Mal et ses ministres,
Avec ses noirs créneaux, ses tourelles sinistres,
Je ne vais pas pouvoir l'oublier de si tôt!

Rien qu'en fermant les yeux, je vois la girouette
Qui, grinçant sur le toit, tournait à tout moment;
Chacun, avant d'ouvrir la bouche, prudemment,
Vers ce morceau de fer tournait d'abord la tête.

Car quiconque voulait parler aux alentours
Devait étudier le vent, et sa parole
Devait savoir changer avec la brise folle;
Borée aux gens distraits jouait de mauvais tours!

Il est vrai que les mieux avisés, par prudence,
Se tenaient plutôt cois. Hélas! dans ce château,
Les mots se répétaient déformés par l'écho,
Et c'est pourquoi beaucoup observaient le silence.

Un grand bassin de marbre était dans le jardin,
Il était entouré de sphinx, de faisceaux d'armes;
Mais quoiqu'on y versât Dieu sait combien de larmes,
Pas une goutte d'eau n'humectait ce bassin.

Dans ce jardin maudit, était-il une place
Où mon cœur n'eût été chaque jour torturé,
Où je n'eusse souffert, désespéré, pleuré,
Mon orgueil tout meurtri des coups sur sa cuirasse.

Essuyais-je un affront? Aussitôt, le crapaud
Le disait à la taupe; et quittant son repaire,
Celle-ci s'en allait informer la vipère
Qui, sifflant, l'apprenait aux scorpions bientôt.

Les roses du jardin étaient cependant belles,
Et des parfums exquis disaient leur floraison.
Quel souffle les fana, quel étrange poison
Les flétrit, et pourquoi, toutes, moururent-elles?

Un rossignol chantait son amour pour ces fleurs,
Croyant que dans la nuit elles étaient écloses
Pour son bonheur... Hélas! quand périrent les roses,
Il s'éteignit aussi, le prince des chanteurs!

On se sentait frôlé par d'invisibles gnomes,
On tremblait! Ce château sinistre était maudit.
Que de fois, au jardin errant en plein midi.
J'eus peur de voir surgir sous mes pas des fantômes!

Le jardin même était ainsi qu'un spectre vert
Qui ricanait, lançant des traits à mon adresse;
De sourds gémissements, des soupirs de détresse
Et des râles de mort lugubraient les couverts.

Tout au bout de l'allée était une terrasse
D'où le regard plongeait au loin sur l'océan;
On voyait, sur les rocs du bord, en gémissant,
Mourir le flot qui court, bondit et se fracasse.

De là, je contemplais souvent le gouffre amer;
Le bruit des flots hurleurs rythmait ma rêverie,
Mon cœur, comme l'abîme, exhalait sa furie,
Et mon âme écumait, grondait, comme la mer!

Hélas! vains grondements, colères inutiles
Que celles de mon cœur et que celles des flots:
Choc des vagues, soupirs, déferlements, sanglots,
Se brisaient sur le mal et les rochers tranquilles!

Je regardais, damné rêvant de paradis,
Des navires voguant vers d'heureuses contrées,
Vers des terres de rêve et de bonheur parées,
Et je restais captif du noir château maudit!

LE CAPRICE DES AMOUREUX

Le scarabée était amoureux d'une mouche.
Sur une haie, il se tenait, triste et pensif,
Son pauvre cœur en proie au chagrin le plus vif,
Car l'adorée était une beauté farouche.
Il pria,
Supplia:
"O mouche de mon âme,
Prends pitié de ma flamme!
Ne rejette pas mon amour!
Sois ma femme,
Je t'aimerai toujours!
Vois! mon ventre est tout d'or, et sur mon dos qui brille,
L'émeraude châtoie et le rubis scintille."
Elle répond hautainement:
"Vous ne m'avez pas regardée?
Je serais bien folle vraiment,
Moi, d'épouser un scarabée!
Jamais, Monsieur! portez ailleurs vos compliments!

Ni l'or ni les rubis que sur vous l'on voit luire
Ne m'attirent.
La richesse ici-bas ne fait pas le bonheur,
Et mon cœur,
Sans me vanter, je peux le dire,
N'est épris
Que des biens de l'esprit,

Car je suis un insecte
Qui se respecte!"
Le scarabée, alors, meurtri de ce dédain,
De tristesse accablé, s'envola loin, très loin.
La mouche s'en alla sur le champ prendre un bain.
"Où donc est ma servante?" Elle appelle l'abeille
Pour qu'elle l'aide à se laver.
"Viens frotter doucement ma peau, me parfumer;
J'entre dans la merveille!
Ah! quel bonheur d'aimer!
Je suis la fiancée
D'un scarabée!
En vérité, c'est un magnifique parti;
De plus beau scarabée, il n'en est pas au monde;
Son dos est d'un éclat splendide, les rubis,
Les émeraudes, l'or, abondent
Sur lui!
Ma chance, Abeille, est sans seconde;
Plus d'une grosse mouche en mourra de dépit!
Frise-moi, lace mon corsage
Pour qu'il ne fasse pas un pli;
Parfume-moi de patchouli,
Et mets du fard à mon visage
Qu'il soit encore plus joli;
Ici du rouge, et là du rose;
Frotte mon corps avec de l'essence de rose,
Mon parfum favori,
Et verse sur mes pieds de l'huile de lavande,

Car j'appréhende
De ne pas sentir bon lorsque mon fiancé,
Dans mes bras enlacé,
Me couvrira de ses baisers
Qui brûlent!
Voyez! Déjà, les libellules
Qui sont demoiselles d'honneur,
Pour me féliciter accourent, et les fleurs
Qu'elles portent pour ma couronne nuptiale
Sont des fleurs d'oranger;
Elles vont en parer
Ma tête virginale!
Nous avons invité bien des musiciens,
Et les cigales du grand monde,
Des artistes, des gens très bien,
Et qui toujours répondent.
Les butors, les frelons,
Les taons et les bourdons
Joueront de la trompette
Et battront du tambour
Tour à tour.
Ce sera, je le crois, une très belle fête!
Voici déjà venir de nombreux invités.
Oh! ce sera vraiment une belle soirée!
Ces jeunes papillons aux ailes bigarrées
Sont toujours bien huppés.
Les guêpes et les sauterelles,
Ce sont les tantes, elles.

De bien vilaines gens arrivent, c'est ainsi!
Hélas! il a fallu les convier aussi!
C'est l'éternelle histoire!
Le révérend crapaud, pasteur en robe noire,
Se présente à son tour;
Les trompettes et les tambours
Mêlent leur bruit aux sons de la cloche qui sonne,
Et l'on n'attend pour commencer
Qu'une personne,
Le fiancé.
Où donc est-il, mon bien-aimé?
Me voilà dans le ridicule!
Elles sonnent, les campanules,
Mais de fiancé point!"

Le fiancé volait toujours bien loin, bien loin.
Sur un tas de fumier, se posant à la fin,
L'âme à jamais brisée,
Sept ans il y resta.
Au bout de ce temps-là,
En l'attendant, la fiancée
Etait morte et décomposée!

C'est l'histoire, d'après de très vieux documents,
D'une mouche tombée
Amoureuse d'un scarabée
Après l'avoir traité très dédaigneusement.

SOIF DE REPOS

Laisse couler tes pleurs et saigner ta blessure,
Sans songer à tarir le double flot sacré;
Connais la volupté secrète de pleurer,
Et sache, endolori, jouir de la torture!

Si personne ici-bas n'a daigné te blesser,
Il faudrait aviser à te blesser toi-même;
Et rends grâces au Ciel comme d'un don suprême
Lorsque tu sentiras tes larmes ruisseler.

Le bruit du jour s'éteint, et sur ton front lassé,
Voici venir la nuit dans ses voiles tranquilles;
C'est l'heure où ton esprit, qu'ils ont trop harassé,
Rêve, loin des fripons et loin des imbéciles.

Solitude et silence, ô bonheur! Te voilà
A l'abri de l'éclat pompeux de la musique,
Loin du piano forte, du faste magnifique,
Du bruit tintammaresque du Grand Opéra.

Tu n'as pas à subir la fureur artiçiae
Des maîtres du clavier, ni celle des butors
Au gosier éclatant que l'on nomme ténors,
Flattés par les bravos de la foule stupide.

Tombeau, c'est toi l'asile où nous sera donné
Le repos, loin du bruit que fait la multitude;
Dans le sein de la mort est la béatitude;
Pourtant, il serait mieux de n'être jamais né!

LE RETOUR

SOUFFRANCES DE JEUNESSE

FEUILLES VOLANTES

(*LE RETOUR*)

Poëme No. 49

Enfant, tu es comme une fleur,
Si pure, si douce et gentille!
Je sens en moi saigner mon cœur
Quand je vois ton regard qui brille.

Alors, je demande au Seigneur,
Mes deux mains sur ta chevelure,
Qu'Il te garde, comme une fleur,
Toujours gentille, douce et pure!

(*LE RETOUR*)

LA LORELEI

Poëme No. 2

Je ne comprends pas l'humeur noire
Qui m'envahit soudain... Pourquoi
Se réveille dans ma mémoire
Cette légende d'autrefois?

L'air est frais, léger, le soir tombe,
Et le Rhin coule lentement;
Le haut du mont qui le surplombe
Resplendit aux feux du couchant.

La plus belle vierge est assise
Sur le roc. Aux derniers rayons,
Sa parure brille et s'irise;
Sa main court sur ses cheveux blonds.

Son peigne est d'or, et sa voix pure,
Tandis que, belle et gracieuse,
Elle peigne sa chevelure,
Chante une chanson merveilleuse.

Le batelier, dans son esquif,
Sent une douleur qui le gagne;
Ses yeux ne voient pas le récif,
Mais la vierge de la montagne.

Soudain, les vagues en fureur
Engloutissent barque et pêcheur...
C'est ce qu'a fait, au soir tombant,
La Lorelei avec son chant!

(*SOUFFRANCES DE JEUNESSE*)

Poëme No. 7

Les monts et les castels du rivage se mirent
Dans le cristal très pur du Rhin,
Et baigné de soleil, vif, mon petit navire,
File sur le fleuve serein.

Je regarde les flots que dore l'astre en flamme
Et que frise le vent léger,
Et voici que surgit du tréfonds de mon âme
La peine que je veux cacher.

La beauté du courant attire, engage, appelle,
Mais je sais, quand il me séduit,
Que, brillant au dehors, sous son onde il recèle
La mort et l'éternelle nuit!

Souriant et perfide, ô Rhin, c'est toi, l'image
De celle que j'aime à genoux:
Elle est belle, à l'amour son regard nous engage,
Et son sourire est tendre et doux...

(*SOUFFRANCES DE JEUNESSE*)

Poëme No. 8

D'abord, le désespoir s'empara de mon cœur,
Je crus ne pas pouvoir endurer mon martyre;
Je porte, cependant, mon fardeau de douleur,
Mais comment? Je ne peux le dire!

(*FEUILLES VOLANTES*)

LES TISSERANDS SILÉSIENS

(Ecrit après la grande émeute des ouvriers en Silésie où les troupes prussiennes furent victorieuses.)

Pas de pleurs dans leurs yeux ardents;
Mais, devant leur métier assis, les tisserands
Chantent, et leur chant s'accompagne
De grincements de dents.
Ils chantent: "Nous tissons ton linceul, Allemagne,
Nous mêlons à ces fils nos malédictions,
Nous tissons, nous tissons!

"Maudit soit le Dieu des heureux
Qui fut insensible à nos vœux,
A nos prières angoissées
S'élevant vers les cieux
Dans les jours de famine et dans les nuits glacées,
Dieu qui nous a trompés dans nos afflictions...
Nous tissons, nous tissons!

"Maudit soit le roi des richards,
Lui qui pour nous fut sans entrailles,
Qui nous dépossèda de notre dernier liard,
Et fait que ses soudards
Aujourd'hui nous mitraillent
Comme des chiens, sans cœur et sans compassion...
Nous tissons, nous tissons!

"Maudite soit notre patrie
Où ne prospère sous le ciel
Que l'opprobre et que l'infamie,
Et dont le mensonge est un produit naturel;
Où toute fleur avant de s'ouvrir est flétrie,
Où tout pue à plein nez la putréfaction...
Nous tissons, nous tissons!"

Le métier craque sous leurs mains,
La navette vole au refrain
De ce chant qu'un grincement de dents accompagne.
Ils chantent jour et nuit, croisant les fils de lin:
"Nous tissons ton linceul de mort, vieille Allemagne,
Nous mêlons à ces fils nos malédictions,
Nous tissons, nous tissons!"

ROMANCERO

UN ASRA

La fille du sultan, chaque jour, se promène
Au jardin de son père; elle y vient, chaque soir,
Rêver auprès de la jaillissante fontaine
Dont on peut voir
Monter dans l'air, ainsi que d'idéales branches,
Les eaux blanches.

A la même heure aussi, lorsque tombe le soir,
Le bel et jeune esclave aux yeux noyés de peine
Pour rêver vient s'asseoir
Auprès de la fontaine
Dont on peut voir
Monter dans l'air léger et calme les eaux blanches
Comme des branches.

Or, l'esclave devient plus pâle chaque soir.
Un jour, allant à lui, la princesse jolie
Lui dit: Je veux savoir,
Esclave, ta tribu, ton nom et ta patrie.

L'esclave répondit: Princesse, je naquis
Dans le pays d'Yemmen, en Arabie;
Mon nom est Mahomet, je suis
De la tribu de ces Asra, de ceux-là mêmes
Qui meurent quand ils aiment.

RHAMPSENIT

A mon cher ami Fernand Hibbert,
le conteur sans peur et sans reproche.

"Non ego loquar omnibus, sed tibi, sed mihi,
et his paucis quibus hæc rara conveniunt."
Pétrarque.

Quand le roi Rhampsénit entra dans les salons,
Dans les salons dorés de sa fille très belle,
La très belle riait, ses femmes avec elle,
Le palais résonnait d'éclats de rire longs.

Les eunuques aussi riaient; les noirs esclaves,
Au rire féminin, au rire insexué,
Mêlaient leur rire mâle, et le corps secoué,
Les sphinx mêmes riaient, d'ordinaire si graves...

La princesse disait: "Oui, j'ai cru, cette nuit,
Que j'avais arrêté notre voleur; mais, Sire,
Ce que j'avais saisi n'était qu'un bras de cire,
Et cette fois encor, notre homme s'est enfui.

"Je comprends maintenant, ô mon père, ô mon maître,
Comment, malgré crochets, serrures et verroux,
Ce voleur aisément dans le palais pénètre,
Dérobant à son gré nos plus riches bijoux:

"Il possède une clef telle que toute porte
Doit s'ouvrir devant lui, si sûre qu'elle soit...
Comment aurais-je pu résister, si peu forte?
Je n'ai rien d'une porte en fer, on le conçoit!

"Tandis que je gardais tes trésors dans la salle,
Père cher, ce voleur pour qui rien n'est sacré,
M'a ravi, dans l'écrin merveilleux et secret,
Tous les joyaux de ma couronne virginale!"

Marquant des pas de danse et les cheveux au vent,
Ainsi parle en riant la princesse très belle;
Femmes, eunuques, noirs, éclatent de plus belle,
Et le roi rit aussi dans sa barbe, en rêvant...

Tout Memphis sut l'histoire et rit; les crocodiles
Rirent, montrant sur l'eau leurs têtes amusées;
Les rires s'égrenaient ou partaient en fusées;
Le rire, de Memphis, gagna les autres villes.

Et dans l'Egypte entière, on s'éjoyait encor,
Lorsque la foule, un jour, entendit, ahurie,
Par la voix du crieur de la Chancellerie,
Publier un rescrit royal au son du cor;

Et ce rescrit disait: "Rhampsénit, par la grâce
Des dieux, roi de l'Egypte et des Egyptiens,
Fait savoir aux vassaux ainsi qu'aux sujets siens
Ce qui suit: "Un voleur, d'une incroyable audace,

"Pénétra plusieurs fois dans le palais royal,
Enlevant nos bijoux en dépit de la garde.
Nous, que la sûreté de l'Egypte regarde,
Espérant arrêter cet escroc génial,

"Nous avons fait coucher dans la pièce secrète
Notre fille elle-même; or, le madré filou,
S'introduisant, la nuit, d'une façon discrète,
A la princesse a pris son intime bijou...

"Dans le but d'enrayer un pareil brigandage,
Afin de l'honorer, cet artiste accompli,
Pour lui montrer le cas que nous faisons de lui,
Nous décidons qu'il peut avoir en mariage

"Notre fille, et voulons que ce maître voleur
Soit fait noble, qu'il vive auprès de notre trône,
Et qu'il ceigne après Nous la royale couronne,
Oui, qu'il soit Notre gendre et Notre successeur!

"Dans quels lieux inconnus, au fond de quelle crypte,
Est-il caché? Quel gîte abrite sa valeur?
La police l'ignore... Eh! bien, Nous, roi d'Egypte,
En face du Pays, et jurant sur l'honneur,

"Nous déclarons, s'il veut en Nos mains se remettre,
Que nous tiendrons fidèlement à son endroit
Ce que dans ce rescrit Nous venons de promettre!
Fait par Nous, en Notre palais. Rhampsénit, roi."

L'homme, après cet appel, ne se fit pas attendre;
Pour qu'on le reconnût, il rendit des objets;
Aux acclamations de ses féaux sujets,
Rhampsénit le fit prince et le choisit pour gendre.

Le roi mort, du voleur on vit l'avénement.
L'Histoire, où la justice envers les grands s'exerce,
Montre qu'il protégea les arts et le commerce,
Et qu'on vola très peu sous son gouvernement.

LA LÉGENDE DE FERDOUSI,

poëte persan

Il est des thomans d'or et des thomans d'argent.

Qu'un poëte affamé, qu'un gueux, qu'un indigent,
Vous parle de thomans qu'il offre ou qu'il désire,
C'est des thomans d'argent sûrement qu'il veut dire;
Mais qu'un prince, qu'un shah, vous parle de thomans,
C'est à des thomans d'or qu'il pense sûrement;
Pour celui dont le front s'orne d'une couronne,
Il ne s'agit que d'or, qu'il reçoive ou qu'il donne.
Ainsi pensent beaucoup de braves gens, ainsi
Croyait également le naïf Ferdousi,
Poëte de génie, encor qu'il fût un guèbre,
L'auteur du *Shah Naméh*, le poëme célèbre.
Or, le grand shah Mahmoud, très solennellement,
Pour chacun de ses vers lui promit un thoman.

Seize fois le printemps fit refleurir la rose,
Et seize fois Bulbul chanta sa grâce éclose,
Et durant tant de jours, ainsi qu'un tisserand
Qui devant son métier est assis, oui, durant
Seize ans, entrecroisant les fils de ses pensées,
L'Histoire et la Légende ensemble étant tissées,
Il composa — travail gigantesque — ce chant,
Riche de poésie, héroïque et touchant,
Où se déroule, ainsi qu'une tapisserie,
La chronique fabuleuse de sa patrie,
La geste aux traits fameux des rois de Farsistan,
De ces héros aimés du peuple, combattant
Contre les nécromants et les démons, histoire
— Dont chaque page vibre et rayonne de gloire —
De princes dont chacun semble un dieu. Ferdousi,
Avec le plus grand art, sut tracer le récit
De leurs hauts faits, de leurs exploits chevaleresques;
L'embellissant encor de fleurs et d'arabesques,
Il peignit un tableau grandiose et vivant,
Splendide de couleurs, merveilleux, émouvant,
Et son poëme était ainsi qu'un temple où reste
Du flambeau saint d'Iran la lumière céleste,
Temple où triomphe encor l'ancien culte du feu,
Qui, malgré le Coran, malgré le nouveau dieu,

Inaccessible aux coups d'Allah et du Prophète,
Vivait et flamboyait dans le cœur du poëte!
Son ouvrage achevé, Ferdousi dépêcha
Quelqu'un pour apporter son manuscrit au shah,
Et puis, il attendit, confiant et tranquille.

Or, le nombre des vers était de deux-cent-mille.

Deux messagers du shah trouvèrent Ferdousi
Aux bains chauds de Gasna. "Grand poëte, voici,
Lui dirent-ils, ce que nous venons vous remettre
De la part de Mahmoud, notre très puissant maître,
Avec ses compliments pour tant de vers si beaux
Qu'ils pourraient réveiller les morts dans leurs tombeaux!"

Et c'étaient deux grands sacs pleins d'espèces sonnantes.

Le cœur joyeux et les prunelles rayonnantes,
Ferdousi les ouvrit pour repaître ses yeux
Du spectacle de l'or, du métal merveilleux
Dont il avait manqué toute son existence...
Elle était donc venue, enfin, la récompense:
Autant de thomans d'or qu'il avait fait de vers!

Mais quelle est sa douleur quand, les deux sacs ouverts,
Au lieu des pièces d'or qu'il attend — ô surprise! —
Il trouve des thomans d'argent! Son cœur se brise,
Mais rien ne transparaît du mal intérieur.

Il éclate d'un rire amer; dans sa douleur,
Il éclate d'un rire amer; il se compare,
Lui, l'esprit magnifique, à ce monarque avare,
Et la comparaison fait briller ses yeux fiers.
Il partage l'argent en trois lots, donne un tiers
A chacun des deux messagers, et le troisième,
— Ne voulant rien garder du prix de son poëme —
A son garçon de bain: "Ton pourboire, petit!"
Puis, il prit son bâton de voyage et partit.
Quand il eut dépassé les portes de la ville,
Il médita longtemps sur l'avarice vile
Du Shah, "forme visible et terrestre d'Allah",
Puis, ayant secoué son manteau, s'en alla.

II

Le puissant shah Mahmoud, qui se lève de table,
Trouva les mets exquis et le vin délectable;
Aussi, la bonne humeur se lit-elle en ses yeux!
Dans son jardin, tandis que l'ombre augmente aux cieux,
Pour goûter doucement l'heure crépusculaire
Où le jour qui s'éteint fait place à la nuit claire,
Il s'est assis sur un coussin de pourpre, auprès
De la source qui rit et chante dans l'air frais.
Ses serviteurs, le front incliné vers la terre,
Laissent rêver en paix sa grandeur solitaire,
Cependant qu'attentif et muet, Ansari,
Que le prince a daigné choisir pour favori,
Observe le regard de son auguste maître,
Prêt à réaliser le désir qui va naître.
Des amphores de marbre on voit monter les fleurs
Les plus rares, des fleurs de toutes les couleurs,
Exhalant les parfums de leurs petites urnes;
Et pareils à des odalisques taciturnes,
Rafraîchissant le front du maître du sérail,
Chaque palmier, dans l'ombre, agite un éventail.
Les noirs cyprès sont comme abîmés dans un rêve...

Soudain, un chant de voix et de harpe s'élève;

L'air suave, léger, tendre et mélodieux,
Accompagne des mots doux et mystérieux...
Et Mahmoud qui songeait, en tressaillant se dresse;
Il écoute, il jouit, il goûte avec ivresse
Ce chant qui, dans le soir, monte doux et touchant,
Puis, il dit: "De qui donc sont les mots de ce chant
Si beau que, pour l'ouïr, se rouvrent les corolles?"
Ansari lui répond: "Mon maître, les paroles
Sont — vous m'excuserez — d'un guèbre, d'un parsi,
Du poëte Aboul Kassem Mansour Ferdousi.
— Quoi! s'écria le prince, interdit, ce poëte
Qui composa le *Shah Naméh*, à ma requête?
— Lui-même! — Ferdousi! Maintenant, où vit-il?
— A Thous, où la misère aggrave son exil..."

Ayant pensé, Mahmoud, après un court silence,
Dit: "Approche, Ansari! Je veux que l'opulence
Soit le lot de celui qui, dédaignant l'argent,
Pour garder sa fierté sut rester indigent.
Nous n'avons pas assez d'or et de pierreries
Pour payer son talent. Va dans mes écuries,
Et choisis cent mulets et cinquante chameaux
Des plus solides, des plus souples, des plus beaux;
Charge-les des trésors que tout homme désire,
De splendides bijoux, de pierres qu'on voit luire,

De curiosités d'argile ou de métal,
Et de meubles en bois d'ébène et de santal,
De vêtements tissés de la meilleure laine,
De bibelots d'ivoire fin, de porcelaine,
De ceux qu'on m'apporta de Sidon et de Tyr;
Joins-y ces narguilés dont les tuyaux de cuir
Sont cerclés d'anneaux d'ambre et garnis de turquoises
De la couleur du ciel; prends encor ces vases
Où l'artiste a serti, dans l'argent le plus pur,
Des grenats indiens et des perles d'Assur;
Des coffrets incrustés d'or, de nacre opaline,
Et de riches turbans de blanche mousseline;
Ces plumes, où cent tons merveilleux sont unis,
Dont Allah sut vêtir l'oiseau de paradis;
Et ce n'est pas assez, Ansari! Prends, en outre,
Des peaux de léopard, des fourrures de loutre;
Prends aussi des coffrets de Chine en y mettant
Les fruits et les parfums exquis de l'Hindoustan;
Ajoute ces tapis de Perse qu'on admire,
Des manteaux en brocart, en soie, en cachemire;
Et joins encore — il faut des armes, et j'en ai! —
Des sabres, des poignards d'acier damasquiné,
Des freins au mors d'argent, des selles sarrazines,
Et des caparaçons ornés de pierres fines;

Et ce n'est pas assez encore! A ces cadeaux,
Tu devras ajouter douze de ces chevaux
De race arabe, prompts comme la flèche, et douze
De ces esclaves noirs dont ma race est jalouse,
Qui, semblant faits d'acier, de granit ou d'airain,
Ne craignent ni soleil, ni fatigue, ni faim.
Muni de ces trésors, traverse mon empire
Jusqu'à l'humble bourgade où Ferdousi respire,
Et va-t-en les offrir, comme un présent d'honneur,
Au parsi, de la part de ton maître et seigneur!"

Ces dons équivalaient, qu'énumérait le prince,
Au tribut annuel de toute une province!
Trois jours entiers, le peuple admira, curieux,
Dans la ville en rumeur, les objets somptueux;
Puis, Ansari, fier comme un coq qui se pavane,
A cheval, précéda la longue caravane,
Le drapeau rouge en main, tandis que les clairons
Faisaient se prosterner jusqu'à terre les fronts.
Et le peuple disait, massé sur son passage:
"Honneur et gloire au Shah très puissant et très sage!"
Car la foule chantait les vers de Ferdousi
Sans connaître le nom du poëte parsi,
Ignorant d'où venait le son de cette lyre:
Car ce peuple était bon, mais ne savait pas lire!...

La troupe chemina huit jours par monts, par vaux;
Les chants humains, les hennissements des chevaux,
D'un vacarme ambulant animait la campagne;
Et soudain, voici Thous, au pied d'une montagne,
Thous, la bourgade où vit d'eau, de pain et de sel,
L'auteur du *Shah Nameh*, le poëme immortel.

Sonnez, bugles, clairons; retentissez, cymbales;
Et foules, entonnez des stances triomphales!
Fanfares, dominez le fracas des tambours,
Trompettes et buccins, sonnez plus fort toujours!
"La Illah Il Allah!" chantait à gorge pleine
Le cortège nombreux déployé dans la plaine,
Et le peuple accouru, vers le ciel exhala,
D'une unanime voix: "La Illah Il Allah!"
Car, ignorant le nom du sublime poëte,
La foule n'acclamait qu'Allah et son prophète,
Car même en ce village où battait son grand cœur,
Cet Homère était moins connu qu'un bateleur...

Par la porte du sud de la ville, la foule,
Avec des cris de joie, en tumulte, s'écoule;
Les enfants sont venus, la bourgade est debout;
Au fond des cœurs vibrants, l'enthousiasme bout;
De toutes les maisons, on voit sortir des femmes
Portant des fleurs; au vent, claquent des oriflammes;
Cymbales et tambours, fanfares et clairons!

Mais, soudain, un souci vient assombrir les fronts
Quand Ansari demande — et nul ne peut le dire! —
Dans quel quartier de Thous le poëte respire.

Or, au même moment, par la porte du nord,
Un funèbre convoi de la bourgade sort,
Le funèbre convoi, peu nombreux, du poëte...

Hurrah! Allah est Dieu, Mahmoud est son prophète!

FIN

TABLE

Portrait de Henri Heine IV
Notes VII

Supplément à l'Intermezzo

Ton visage charmant IX
Flûtes et violons IX
La terre, de longs mois X
La violette, au fond de ton regard XI
La nature est si belle XI
Comme en un conte bleu XII
A travers la forêt XIII
Etoiles d'or, qui scintillez XIV
Tu m'embrasseras amoureusement XIV
Je ne crois pas aux cieux XV
L'amitié, l'amour, la sagesse XVI
A l'éclatant soleil XVI

AUTRES POËMES

Dédicace XXI

La Mer du Nord

Couronnement 3
Dans la cabine pendant la nuit 5-8
Le calme 8
Au fond de la mer 9
Purification 15
La paix 16
Questions 18
Epilogue 20

TABLE (Suite)

Nocturnes

Songe fatal 23
Les compliments 28
La noce 29
L'ennuyé 32
Dona Clara 34
Le pèlerinage de Kevlar 39
Les deux grenadiers 43

Le Livre de Lazare

Société philharmonique des matous 47
L'audience 52
Le château des affronts 55
Le caprice des amoureux 59
Soif de repos 63

Le Retour. — Souffrances de Jeunesse

Feuilles Volantes

Enfant, tu es comme une fleur 67
La Lorelei 68
Les monts et les castels 69
D'abord, le désespoir 70
Les tisserands Silésiens 71

Romancero

Un Asra 75
Rhampsénit 77
La légende de Ferdousi 81

4

LIBRARY OF CONGRESS
0 022 012 349 2